

Saint Dominique

Nous allons aujourd'hui méditer sur trois sortes de saints très différents : Dominique, Thomas, et Catherine. Chacun d'entre eux représente une certaine façon d'être saint. Cela vous paraît étrange ? On pourrait imaginer que devenir saint nous rendrait pareils, et non différents. Plus nous ressemblons au Christ, plus aussi nous devons sans aucun doute nous ressembler les uns aux autres.

Les premiers mots d'Anna Karénine, de Tolstoï, sont ceux-ci : « Les familles heureuses sont toutes pareilles ; chaque famille malheureuse est malheureuse à sa façon ». J'aimerais pour ma part dire le contraire. Plus nous sommes heureux, plus aussi nous sommes différents, parce que c'est en étant nous-mêmes que nous sommes heureux. Quand nous sommes malheureux, c'est alors que nous sommes le moins nous-mêmes, parce que Dieu nous a faits pour le bonheur.

Je ne veux pas dire que les gens malheureux sont loin de Dieu, pas du tout ! Même les saints passent par des périodes de tristesse. Mais être saint, c'est être la personne que Dieu a créée pour être ce qu'elle est. Zousia, un célèbre Rabbi hassidique, a dit un jour : « Quand je me présenterai au tribunal céleste, l'on ne me demandera pas pourquoi je n'ai pas été Abraham, Jacob ou Moïse ; on me demandera pourquoi je n'ai pas été Zousia ». Si tel ou tel n'est pas saint, c'est peut-être parce qu'il prétend être Dominique, ou Thomas, ou Catherine, au lieu d'être lui-même comme Dieu le voulait.

De fait, je suis souvent frappé de voir combien les saints dominicains sont différents les uns des autres. Pensez à Fra Angelico, Martin de Porrès, Albert le Grand, Rose de Lima... ils sont tous complètement différents : un mystique, un intellectuel, un artiste, une cuisinière. Comment se peut-il qu'ils appartiennent tous au même Ordre ? Mais peut-être le génie de saint Dominique a-t-il été précisément de fonder un Ordre où nous puissions tous être différents. Il nous ouvre un chemin de sainteté parce qu'il aide chacun de nous à devenir saint à la manière que Dieu a conçue pour lui personnellement. Il n'existe pas de « spiritualité dominicaine » qui soit imposée. Sainte Catherine parle du « jardin de délices » de Dominique, de « sa religion toute large, toute joyeuse, toute parfumée » dans lequel il y a place pour tout le monde ; ou encore de sa barque, à bord de laquelle aussi bien les moins parfaits que les parfaits peuvent voguer de concert[1].

Ceci se reflète dans notre forme de gouvernement. Dominique veut que chaque frère ait voix au chapitre parce que l'Esprit Saint a donné quelque chose de différent à dire à chacun de nous. Qu'un frère dise quelque chose de stupide, d'ignare ou d'erroné, il y a toujours un grain de vérité à accueillir dans ses paroles, parce qu'il a reçu l'Esprit Saint dans son humanité à lui, qui est unique. Dominique donnait une grande latitude à ses frères. Au premier Chapitre Général de 1220, il voulut donner sa démission comme Supérieur. On le lui refusa. Alors il nomma des définites pour présider le chapitre et avoir pleine autorité dans les décisions que celui-ci prendrait. La plupart des Ordres connaissent une crise profonde à la mort de leur fondateur ; pas le nôtre, parce que Dominique nous avait laissé une grande latitude dès le début. Quand j'étais Maître de l'Ordre, un Cardinal, un ami, vint me voir ; il me dit : « A présent Timothy, tu connais la solitude des grands ! ». Et je répondis, c'était l'évidence : « Non, pas chez les Dominicains, parce qu'on ne peut pas y être plus qu'un frère parmi les autres ».

C'est donc un Ordre dans lequel nous pouvons, chacun, être nous-mêmes. Ça a l'air facile et commode, mais ce n'est pas le cas, et Dominique le savait bien. Tout d'abord, il faut aller vers l'autre tel qu'il est, ce que fit toujours Dominique. C'est en France, pas en Espagne, qu'il fonda l'Ordre. Quand nos frères espagnols se disent fiers que Dominique soit espagnol, j'éprouve un malin plaisir à leur rappeler qu'il ne se fit pas prier pour quitter l'Espagne. Et il ne resta même pas là où il avait élu domicile, à Toulouse, mais quitta Toulouse pour aller à Rome. Il voulait se rendre chez les Cumans, mais n'en trouva jamais le temps.

Plus profondément, il allait vers les gens tels qu'ils étaient. Souvenez-vous qu'un jour, alors qu'il était en route vers Paris avec le frère Bertrand, il rencontra des Allemands. Il était très contrarié de ne pouvoir leur prêcher la parole, puisqu'il ne savait pas l'allemand. Il dit au frère Bertrand, «

Prions Dieu de nous accorder de les comprendre afin de pouvoir partager la bonne nouvelle avec eux ». Il est intéressant de noter qu'il ne prie pas pour demander que les Allemands le comprennent, mais pour que lui, Dominique, les comprenne. Dans sa prédication aux Cathares, il adopta un mode de vie aussi proche du leur que possible. Son comportement était ascétique, et il acceptait leur hospitalité.

Et c'est très exigeant aussi d'être aimé tel qu'on est. Il est bien plus facile d'être aimé à cause de ce qu'on a fait, ou parce qu'on est intelligent, beau garçon ou jolie fille, ou qu'on a les opinions qu'il faut. Il est plus facile d'être aimé à cause du masque qu'on présente au monde ; plus facile de sentir qu'on a mérité d'être aimé. Mais si quelqu'un vous aime tel que vous êtes, il ne vous reste plus qu'à être vous-même.

Des saints comme Dominique ou Padre Pio ont la faculté très dérangeante de percer la façade pour voir la personne réelle. Dominique pleurait la nuit pour les pécheurs, parce qu'il savait qu'ils étaient pécheurs et les aimait tels qu'ils étaient. Je tremble à l'idée que si je me présente comme étant saint Thomas ou James Bond, quelqu'un me dise, « Mais c'est Timothy que j'aime ! ». Ma façade s'écroule, et me voici nu devant l'autre. Est-ce que nous avons toujours le courage de nous aimer les uns les autres tels que nous sommes ? Ou est-ce que nous faisons ce qui est bien plus facile : aimer les gens tels qu'ils se présentent ? Est-ce que nous marchons dans leur jeu ? Dominique nous invite à un amour infiniment plus beau et plus vrai.

[1] . Le dialogue, 158.

Saint Thomas d'Aquin

Il est difficile d'imaginer deux personnes plus différentes que saint Dominique et saint Thomas. Dominique était un prêcheur qui ne nous laissa presque aucun texte écrit, Thomas était un homme passionné d'étude, qui nous laissa des bibliothèques entières de livres. Dominique entra en contact avec tous ceux qu'il rencontrait sur la route, et Thomas nous a légué une ample et magnifique vision théologique. Ce contraste illustre le génie de Dominique : il a fondé un Ordre capable de donner une place centrale à quelqu'un d'aussi différent de lui que l'était Thomas. Certains voient même en Thomas un co-fondateur de l'Ordre. Dominique n'aurait pas été jaloux.

Mais ils partageaient la même passion pour la vérité qui se fait jour dans le débat. Pour Dominique, ce fut le débat avec l'aubergiste pendant toute une nuit, et avec les Cathares sur la place publique ; pour Thomas, la disputatio à l'Université. Tous deux croyaient que notre dignité humaine et notre bonheur se fondent dans notre capacité à chercher la vérité, et à la découvrir en dernière instance sur le visage de Dieu.

On dit que Thomas, lorsqu'il était petit, demandait toujours aux gens, « Dieu, c'est quoi ? ». Et c'est la question qui l'a hanté toute sa vie. Toute sa vie, il a cherché à trouver la réponse à cette question, Dieu, c'est quoi ? Et il ne l'a jamais trouvée. Il a écrit que dans cette vie, c'est à Dieu en tant qu'inconnu que nous sommes unis. Mais à la fin de sa vie, il lui fut accordé un petit aperçu de ce qu'il avait cherché. Il semble avoir eu une sorte d'expérience mystique, et il déclara que tout ce qu'il avait écrit n'était que de la paille à côté de ce qu'il avait vu.

Herbert McCabe, le théologien dominicain, a soutenu que c'était cela, la sainteté de Thomas : une sainteté de l'esprit. « De même que Jésus vit que refuser la défaite de la croix serait trahir toute sa mission, tout ce pour quoi il avait été envoyé, de même Thomas savait que refuser d'accepter la défaite touchant cette question, essentielle entre toutes, serait trahir ce qu'il avait à faire, toute sa mission ». C'est seulement dans la vision béatifique, quand nous serons tellement unis à Dieu qu'Il deviendra « la forme de l'intellect », que nous connaissons Dieu comme il est, par participation à son auto-connaissance et à sa béatitude.

On pourrait en conclure que Thomas a gâché sa vie parce qu'il l'avait tout entière consacrée à ce qui était irréalisable. C'est faux, pour deux raisons. D'abord, parce que tout son labeur intellectuel a été préparatoire à sa réception du don. Tous ces raisonnements laborieux tendaient à l'ouverture de son esprit à la réception du don quand il viendrait. Il a mené une vie profondément ascétique, de

dépouillement des fausses images de Dieu, de destruction des idoles mentales, de manière à être prêt à accueillir le don divin quand le moment serait mûr. Les penseurs et les poètes savent tous que le plus dur n'est pas l'écriture, mais l'ouverture de soi au don de l'inspiration. Czeslaw Milosz a déclaré : « Je sentais très fortement que rien ne dépendait de ma volonté, que tout ce que je pourrais accomplir dans ma vie ne viendrait pas en récompense de mes propres efforts mais me serait accordé comme don » ; quant à D. H. Lawrence, le poète anglais, il s'écrie : « Non pas moi, non pas moi, mais le vent qui souffle à travers moi ».

Et en deuxième lieu, Thomas est pour nous le signe que notre bonheur humain réside dans la contemplation de Dieu face à face. Rien d'autre ne peut finalement nous contenter. C'est là notre dignité. Dieu s'est fait homme pour que nous devenions divins et connaissions Dieu. Comme le disait le pape Léon le Grand au quatrième siècle, « Chrétien, rappelle-toi ta dignité. Car tu partages à présent la nature même de Dieu ».

Aux racines de notre crise financière et sociale actuelle pourrait bien se trouver cette perte du sens de notre vocation dernière. Nous avons oublié où se trouve notre bonheur. Charles Taylor soutient que cet espoir de transformation profonde a commencé à s'estomper au dix-septième siècle. On croyait en Dieu bien sûr, mais ce qu'on espérait, c'était un épanouissement humain, sans plus : l'éternité était le prolongement indéfini d'une joie purement bourgeoise, avec des anges en guise de domestiques ; on n'a pas besoin de les payer, et ils posent beaucoup moins de problèmes. Nous avons oublié la promesse de divinisation.

C'était le prélude à une conception encore plus étriquée de notre humanité, l'homo œconomicus. Nous ne sommes poussés apparemment que par la convoitise et l'intérêt égoïste. D'après John Stuart Mill, l'être humain est quelqu'un « qui fait inévitablement ce qui lui permet d'obtenir le maximum de produits nécessaires, pratiques, voire luxueux, avec le minimum de travail et de contraintes physiques nécessaires à leur obtention ». C'est cette vision pusillanime de l'humanité qui nous a amenés au point où nous sommes, où l'avenir a l'air si sombre. « La convoitise c'est bon, la convoitise c'est bien », s'écriait le héros de Wall Street, le film de 1987. Cette valorisation de la convoitise, voilà ce qui a mené au pillage de notre fragile petite planète au point de l'épuiser, et à un système économique qui dévore les pauvres. Inutile de même songer à retrouver un minimum de prise sur l'avenir sans un sentiment renouvelé de la dignité qui est la nôtre en tant qu'êtres créés pour voir Dieu face à face et devenir comme Lui.

Saint Thomas, au travail des heures durant dans son bureau à penser et à écrire, nous rappelle le bonheur qui nous attend : la vérité divine. Nous pouvons suivre d'autres chemins, comme Dominique et Catherine, mais la fin du voyage est la même.

Sainte Catherine de Sienne

Chaque forme de sainteté a son mode de vie propre. Dominique était un prêcheur itinérant. Saint Thomas posait des questions. Et sainte Catherine conversait avec Dieu. Son ouvrage célèbre, c'est Le Dialogue.

La sainteté de chacun d'entre eux était fondée sur l'amitié. L'amitié avec Dieu est débordante, elle se répand alentour en amitié avec les autres amis de Dieu. On a dit de Dominique que, « comme il aimait tout le monde, tout le monde l'aimait ». Saint Thomas fut le grand théologien de l'amitié : au cœur de la vie divine, pensait-il, se trouvait l'amitié de la Trinité en laquelle nous sommes destinés à trouver notre demeure. Saint Thomas avait-il des amis ? Manifestement, c'était quelqu'un pour qui les livres comptaient plus que tout. Alors qu'il soupait avec le roi de France, il se retira de la conversation sans plus faire attention au roi ! Mais il est clair qu'il était proche de Réginald, son fidèle socius, et nous savons qu'il avait un ami appelé Annibaldo delgi Annibaldi. Et il parle si bien de notre sensibilité à nos amis qu'il a dû, d'expérience, connaître l'amitié. Celle-ci impliquait de chercher la vérité avec ses frères et de répondre à leurs questions, y compris les questions pas très futées du Maître de l'Ordre !

L'une des caractéristiques remarquables de ces premiers saints dominicains, ce sont les rapports d'amitié qui se nouaient tout naturellement entre les hommes et les femmes. La première communauté qu'établit Dominique fut celle des femmes, à Prouilhe. Au moment de mourir, il confessa avoir préféré parler avec les jeunes femmes plutôt que d'avoir à écouter des femmes âgées ! Il y a aussi la très belle amitié entre Jourdain de Saxe et Diane d'Andalo, et entre Catherine de Sienne et Raymond de Capoue. La nature parfaite la grâce, a dit Thomas ; la grâce divine bénit ces amitiés naturelles avec les gens de l'autre sexe.

Le centre de la vie de Catherine fut son amitié intime avec Dieu. Elle a comparé Dieu au lit dans lequel elle pouvait se reposer, ou à l'océan pacifique dans lequel elle nageait. Et elle trouvait son réconfort dans l'amitié de ses amis. On a l'impression d'avoir à faire à une communauté de jeunes gens pleins de vie qui se réunissaient pour le plaisir de se retrouver et de parler de Dieu. Elle pensait que leur amitié mutuelle était l'occasion « de s'accoucher réciproquement en la douce présence de Dieu ». Mais ils avaient aussi le sens de l'humour. On les appelait les catherinats, les enfants de Catherine. Et eux l'appelaient mamma. Ils se donnaient les uns aux autres des surnoms loufoques, tels que Giovanna pazza (Giovanna la fofolle) et stolta Cecca (Cecca la simplette). L'amitié se doit, par nature, d'être ouverte. Je me dois de partager mes amis avec mes amis. L'une des joies de la vie religieuse est de rencontrer et d'aimer les amis de ses frères.

La sainteté de Catherine, disais-je, est fondée sur une amitié intime. Et j'aimerais proposer à notre méditation deux dimensions de l'amitié : la fidélité, et la liberté de parole. Nous devons être fidèles à nos amis parce que Jésus nous a appelés ses amis et qu'il nous est fidèle. L'un des avantages de vieillir, c'est d'avoir de vieux amis, des gens qui sont nos amis depuis des dizaines d'années ; ils deviennent barbants parfois, et répètent tout le temps les mêmes histoires ! De nouveaux amis, jeunes cette fois, sont peut-être plus toniques, mais toute amitié demande la fidélité. Il peut y avoir des moments de rupture où l'on s'éloigne l'un de l'autre, mais il est hors de question de ne pas refermer les blessures ; je ne peux pas laisser tomber une amitié, pour la bonne raison que Dieu est pour moi un ami fidèle quoi que je fasse. Je me suis éloigné un temps d'un vieil ami, un peintre, lorsqu'il eut commis l'horrible péché d'admirer Margaret Thatcher ! Mais à présent nous avons retrouvé notre amitié. Ne laissons jamais mourir une amitié. C'est parce que nous sommes sûrs que l'amitié est chose durable que nous pouvons nous reposer en elle —et ce faisant nous reposer, bien au-delà de nous, en Dieu.

L'autre dimension extraordinaire de l'amitié catherinienne, c'était sa liberté de parole. Elle disait à ses correspondants, en toute amitié, exactement ce qu'elle pensait, et à coup sûr attendait d'eux qu'ils en fassent autant pour elle. C'est l'assurance avec laquelle, dans les Actes, les apôtres prennent la parole, leur parrhesia (Ac 4, 31) ; elle parlait à tous avec assurance.

Si l'Eglise veut être le sacrement de l'amitié de Dieu, il nous faut, nous aussi, oser parler avec assurance. Souvent aujourd'hui, dans l'Eglise, nous restons silencieux. Nous avons peur de dire ce que nous pensons vraiment. Peut-être parce que nous ne voulons pas scandaliser les gens, ou nous attirer des ennuis. Mais Catherine n'avait pas peur. Elle écrivit à certains cardinaux : « Ne restez plus silencieux. Criez de toutes vos voix, mille, cent mille. Je vois bien que le monde se meurt de silence. L'Eglise du Christ est blême, elle s'est vidée de ses couleurs ». Elle n'avait peur de personne. En parlant au pape en Avignon, elle lui dit : « L'honneur de Dieu me force à parler sans ménagement. La vérité, c'est que même avant de quitter ma ville natale, j'étais plus consciente de l'odeur nauséabonde des péchés commis à la Curie romaine que ne l'étaient les personnes qui les commettent journellement ». Raymond de Capoue note qu'à ces mots, le pape resta silencieux, et que lui-même en fut pétrifié. !

Ma prière à Catherine, c'est qu'elle nous donne le courage de faire de l'Eglise le lieu de l'amitié du Christ. Nous sommes les amis du Christ et devrions être les amis les uns des autres. Nous devrions être capables de nous reposer dans l'amitié de la communauté ; ce qui demande que nous nous plaisions à la compagnie les uns des autres. Nous devons être fidèles. Et nous devons oser dire, et entendre, la vérité.

